

Quelques livres avant les vacances.

1) Deux ouvrages sur les Juifs italiens

* **Giacomo Todeschini, *Gli Ebrei nell'Italia medievale*, Roma, Carocci, mars 2018 ;**

Les Éditions Carocci confirment toujours leur importance, dans le choix de leurs sujets, le sérieux scientifique de leurs publications, et la nouveauté de leurs livres. Celui de Todeschini est particulièrement intéressant.

Ne faisons pour commencer qu'une critique : son style trop universitaire et académique au sens classique du terme, avec ses phrases longues, jusqu'à 20 lignes, ses paragraphes trop étirés aussi et ses chapitres sans le moindre sous-titre. Cela rend parfois la lecture difficile. Dommage car le contenu est instructif le long de ses 268 pages, dont 87 de bibliographie et d'index, qui sont une des richesses de l'ouvrage.

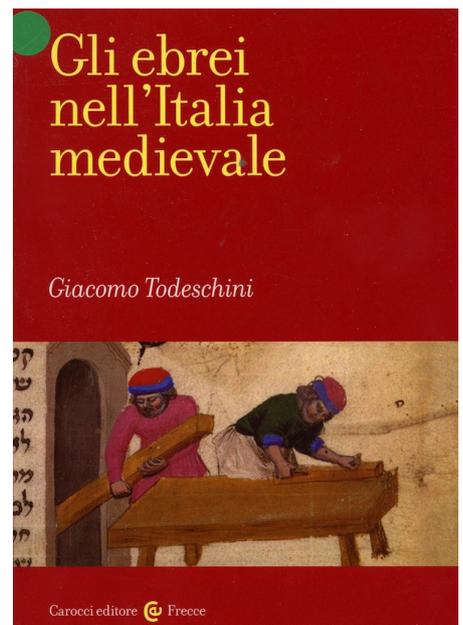
Il commence par une remarque importante : l'histoire des Juifs au Moyen-âge est un morceau de l'histoire d'Italie. Les Juifs sont une « composante structurale » de l'histoire d'Italie, ce qui met en discussion « l'idée très répandue de l'homogénéité culturelle et religieuse de cette histoire » et remet en jeu « l'image d'une Italie latine et chrétienne de façon compacte depuis toujours ». L'histoire de l'Italie n'est pas cette unité cimentée par la religion chrétienne que les historiens nous offrent souvent surtout depuis l'historiographie fasciste. Les Juifs ne sont pas qu'un « complément » plus ou moins bien toléré de la nation italienne, un « appendice » de l'Italie chrétienne, simplement soumis à la tolérance ou à l'intolérance chrétienne, mais ils sont une présence réelle et spécifique, malgré leur diversité.

Et il faut reconnaître que la présence juive en Italie précède de beaucoup la christianisation, depuis une période antérieure à l'ère chrétienne, sous l'empire romain, antérieure à la christianisation et à l'Édit de Thessalonique de 380 qui entérine le christianisme comme religion unique de l'Empire, interdisant les religions et les philosophies

« païennes ». Les Juifs faisaient alors partie d'un ensemble pluriculturel et plurireligieux, ils en sont une composante ordinaire dont la force est attestée par le nombre de décrets pontificaux qui en limitent l'extension (par exemple l'interdiction faite aux Juifs de circonscrire puis même de posséder des esclaves chrétiens). On a peu de sources chiffrées avant le Xe siècle, mais on peut constater l'importance des synagogues, des catacombes et des inscriptions juives dans de nombreuses villes de toute l'Italie, et on n'a souvent pas plus de sources sur la présence de la religion chrétienne, qui pénètre difficilement les campagnes, c'est-à-dire la majorité de la population. Les décrets impériaux vont bientôt interdire aux Juifs une présence dans les institutions politiques publiques, mais constatent paradoxalement leur importance dans la gestion de nombreuses villes. À la fois on interdit et on protège l'existence et le culte hébraïques.

Todeschini va donc raconter cette histoire des rapports entre Juifs et Chrétiens depuis les débuts de l'ère chrétienne jusqu'à l'institution des ghettos, après les Monts-de-Piété créés à partir de 1462 par les Franciscains pour limiter l'influence des prêteurs juifs. Mais cette rupture et ce passage de la reconnaissance à la « tolérance » ne suppriment pas du tout la présence juive, intellectuelle, médicale (combien de papes et de princes privilégient leur médecin juif privé !) et même financière et bancaire. Mais à partir de la fin du XVe siècle commence une autre période d'existence des communautés juives en Italie.

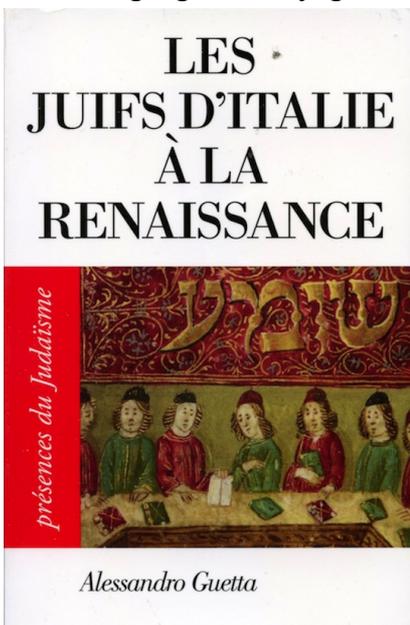
Chacun pourra lire avec un grand intérêt les 9 chapitres qui racontent cette histoire et démolissent beaucoup de mythes dus à une histoire apolitique : par exemple il apparaît que la création des Monts-de-Piété n'ont pas qu'un but « caritatif » mais aussi un but « politique » destiné à réglementer autrement les rapports entre Juifs et Chrétiens. Ce livre sera désormais une référence incontournable sur cette question.



* **Alessandro Guetta, *Les Juifs d'Italie à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 2017, 214 pages.**

On pourra lire en complément le plus petit livre d'Alessandro Guetta, spécialiste de l'histoire juive. Il rappelle aussi la présence de la communauté juive, celle qui a la continuité la plus importante dans cette Europe morcelée et dans cette Italie qui ne s'unifie politiquement qu'en 1861. Certes les communautés juives, du Nord et du Sud, de Toscane ou de Vénétie, étaient elles aussi différentes, mais, surtout à partir de la Renaissance, elles commencent à se réunir régulièrement et à avoir une conscience « nationale ».

Il y eut des évolutions difficiles, à partir de l'exclusion des Juifs du Sud de l'Italie sous domination espagnole après 1492 ; ils se concentrent alors en Italie du Nord et du Centre où on les enclot dans les ghettos. L'humanisme de la renaissance avait éprouvé un grand intérêt pour l'hébreu et pour de nombreux aspects de la culture juive, la situation se dégrade ensuite à cause de la politique antijuive de l'Église catholique, mais cela ne conduit pas pour autant à la fermeture entre les deux communautés, et les chrétiens ne cessent pas de s'intéresser à la religion juive, ses croyances, ses rites, comme le montrent les témoignages de voyageurs chrétiens, par exemple le *Journal de voyage* de Montaigne, dont un extrait est cité (pp. 150-152).



Il y aura ainsi une importante présence des intellectuels et des écrivains juifs dans toute cette période du XVe au XVIIe siècle analysée ici. Mais aussi une présence économique, car les banquiers juifs sont toujours utilisés par les villes chrétiennes, dont certaines, comme Rome, Venise, Ferrare comportent par ailleurs d'importantes communautés juives depuis des siècles. Ainsi les imprimeurs de Venise seront les premiers à produire des *Bibles* commentées (1517) et des *Talmud* (1522) en italien ou en hébreu.

Alessandro Guetta s'interroge d'abord sur la question du concept de « Renaissance » pour les Juifs, et cela éclaire aussi d'un autre jour ce que cela signifia pour les Chrétiens. Il montre ensuite ce que fut la présence juive dans la philologie, l'éloquence, la grammaire, la poésie, l'utilisation par les écrivains juifs de formes littéraires comme la « *terzina* » de Dante ou de formes populaires comme la *frottola* ou le *strambotto*. Mais les Juifs sont aussi présents dans la philosophie, la diffusion de l'averroïsme arabe ou du néo platonisme, et leur intérêt pour la magie naturelle et pour la cabbale n'est pas négligeable. Enfin

Guetta décrit rapidement la présence juive dans la « littérature » italienne. Son livre se termine par plus de 40 pages de textes et documents, suivis de notes et d'une bibliographie utile.

* On pourra compléter ces livres par ceux dont nous avons déjà rendu compte de **Donatella Calabi, *Ghetto de Venise, 500 ans*, Paris, Liana Levi, 2016** (Voir dans *Mots-clé*, à Venise)

Et aussi celui d'**Enzo Traverso, *La fin de la modernité juive, Histoire d'un tournant conservateur***, Paris, La Découverte, 2013, 192 pages, 19,50€ (Voir *Nouvelles de ces derniers temps* du 02 novembre 2017).

2) Claudio Marazzini, *Breve storia della questione della lingua*, Roma, Carocci, mars 2018, 142 pages.

Dans un tout autre domaine, les Éditions Carocci publient ce petit livre sur « la question de la langue ». Quelle est la bonne « langue italienne » ? On sait que c'est Dante qui montre la dignité du « *volgare* » (l'italien, mais lequel ?) par rapport au latin dans son *Traité De vulgari eloquentia*, écrit en latin (Voir notre *Histoire de la langue italienne* dans notre chapitre sur la langue), et c'est cette langue florentine, de Dante, Pétrarque et Boccace, qui reste le fondement de la langue italienne. Mais tous ne furent pas d'accord pour que les écrivains imitent la langue de ces trois grands, et se demandèrent s'il ne fallait pas tenir compte aussi de celle de plus petits écrivains, de la langue d'autres régions que la Toscane, et si d'autres que les Florentins étaient autorisés à écrire des grammaires et des vocabulaires de la langue italienne.

Ce fut le début d'une discussion permanente depuis le XIVe siècle, et qui dure encore aujourd'hui. Ce livre en résume les étapes de façon très claire et très pédagogique, avec une bibliographie essentielle qui vous permettra de creuser un peu plus si vous vous intéressez à la langue italienne.

Il part de la théorie dantesque du « *volgare illustre* » et de sa critique par de nombreux écrivains humanistes jusqu'à ce que Bembo élabore en 1525 une nouvelle théorie homogène de l'italien, reconstruisant l'histoire de la langue dans son passage du latin à un vulgaire barbare qui s'améliore peu à peu ; cela le conduit à mettre en cause le primat des langages toscans, trop sensibles à l'introduction de mots barbares. Dante perdait donc du terrain, la *Divine Comédie* ayant utilisé trop de mots populaires, par opposition à la pureté du langage de Pétrarque, même si Dante mettait lui aussi en question la qualité du florentinisme. Bembo fut combattu par le lettré de Vicenza, Giovan Giorgio Trissino qui voulait réformer la graphie de l'Italien en réintroduisant dans l'alphabet des signes grecs.

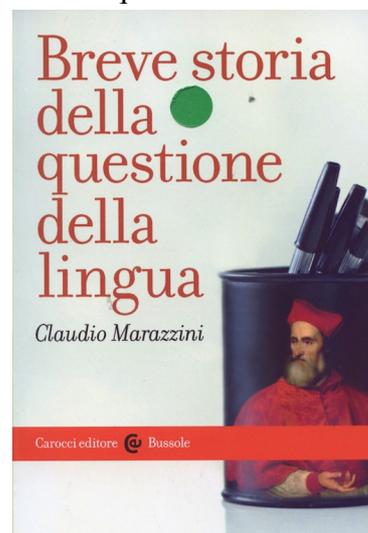
Marazzini expose ensuite les théories qui se manifestèrent jusqu'à la publication du *Vocabolario* de l'Académie de la Crusca dans ses éditions successives à partir de 1612. Il analyse de façon claire et accessible à tout lecteur n'ayant aucune connaissance préalable, les théories qui se succèdent à partir du XVIIIe siècle puis les débats du XIXe siècle entre puristes (qui soutenaient la fermeture à toute nouveauté), classiques (comme Leopardi) et romantiques qui défendaient l'usage des dialectes pourtant destinés à laisser peu à peu la place à une langue nationale qu'ils auraient contribué à enrichir.

On arrive ainsi aux théories du milanais Alessandro Manzoni, en même temps que se réalise l'unité politique de l'Italie en 1861 et la conquête de Rome comme capitale en 1870. La discussion linguistique devenait alors d'autant plus importante qu'elle allait déterminer la langue que l'on enseignerait dans les écoles du nouveau royaume. Et comment imaginer que l'Italie pourrait avoir deux capitales, l'une linguistique à Florence, l'autre, politique, à Rome, qui parlait un autre dialecte que le florentin ?

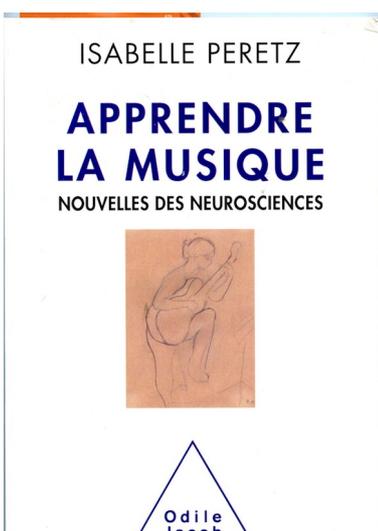
Marazzini évoque au passage l'importance de linguistes de l'époque, que l'on oublie parfois, comme Graziadio Isaia Ascoli. Il nous expose les débats entre les diverses tendances sous la Monarchie, puis le fascisme, puis la République, où la question de la langue reste centrale, étroitement liée aux questions sociales et politiques : débats sur la langue et les dialectes, interventions de Pier Paolo Pasolini, place de l'anglais, sexisme de la langue (Alma Sabatini), combat pour la survivance de l'italien face aux invasions impérialistes de l'anglais, discussions sur la « correction » de la langue parlée par les jeunes, etc.

C'est un sujet et un combat très actuel, et s'y intéresser n'est pas simplement le fait de spécialistes de linguistique, réservé aux loisirs des lettrés, mais celui de tout citoyen conscient et soucieux d'une évolution harmonieuse de l'Europe et de la survivance de ses langues.

Ce livre vous y aidera. Si vous étudiez la langue italienne, quand vous avez une incertitude, vous pouvez consulter les sites de l'*Accademia della Crusca*. Et regardez le riche catalogue des éditions Carocci, vous y trouverez sûrement des propositions de livres que vous souhaiterez lire.



3) Isabelle Peretz, *Apprendre la musique - Nouvelles des neurosciences*, paris, Odile Jacob, mai 2018, 156 pages.



Intéressez-vous à la musique, à la chanson, et pratiquez-les : « *La musique n'a pas été inventée par un génie. La musique, comme le langage parlé, est le fruit de nos neurones. À l'égal du langage, la musique existedans toutes les formes de sociétés humaines que l'on a pu retracer jusqu'à ce jour. Serions-nous tous des musiciens depuis des temps immémoriaux ? Des musiciens qui, aujourd'hui, s'ignorent ?*

Oui, tous les êtres humains naissent musiciens » (pp. 5-6).

Voilà rappelé un fait qui généralement n'est pas enseigné et reste donc purement intuitif et dépendant de notre écoute de musique : les êtres humains sont pétris de musique, et les neurosciences, la connaissance du cerveau vient de plus en plus le confirmer.

Isabelle Peretz est chercheuse en neuro-cognition de la musique à l'Université de Montréal et dirige un laboratoire international de recherche sur le cerveau, la musique et le son (BRAMS) qu'elle a fondé. Elle nous livre ici le résultat de plusieurs années de recherche dans une langue étonnamment simple et claire, loin de tout jargon pseudo scientifique, et tout lecteur peut comprendre facilement ce qu'elle dit, qui est fondamental.

La pratique de la musique transforme notre cerveau parce que nous naissons avec un cerveau musical, l'écoute de la musique libère dans le cerveau de la dopamine, hormone du bonheur « *essentielle à toute forme d'apprentissage* ». La musique procure un plaisir sans égal, explique le chapitre 1, et nous naissons en musique : dès sa naissance, « *le bébé répond à la musique avec discernement* » et il est capable d'absorber toutes les musiques du monde, et pas seulement celles de sa région ou de sa famille. Probablement parce que le chant est premier par rapport au langage dans l'histoire même du développement humain, les animaux humains commencent par crier, chanter pour s'exprimer avant même que le langage se soit développé. Et l'on continue à chanter pour endormir les bébés, d'où l'importance des « berceuses », les *ninne-nanne* italiennes. Le chanteur italien Tito Schipa Jr, fils du grand ténor lyrique Tito Schipa, me racontait un jour qu'il se souvenait parfaitement des airs d'opéra que son père répétait tandis qu'il était encore dans le ventre de sa mère, et combien il retrouvait de modules d'airs d'opéra dans les musiques de rock qu'il pratiquait.

Et Isabelle Peretz ajout que la pratique de la musique facilite et la socialisation de l'enfant et sa meilleure réussite à l'école.

Faites écouter de la musique à vos futurs enfants à partir du 5e ou 6e mois de grossesse, et vous verrez qu'ils y seront sensibles pendant plusieurs mois après leur naissance.

Isabelle Peretz envisage ensuite tous les aspects de l'apprentissage de la musique et de sa pratique, car il vaut mieux la pratiquer que simplement l'écouter, pratique instrumentale, chant choral, danse, car la musique incite naturellement à bouger. Nous vous renvoyons à tout ce qu'elle explique sur l'apprentissage (qui n'a pas d'âge, et peut être le fait de personnes âgées), ses techniques, ses problèmes. Elle montre aussi l'impact social du développement de la musique, que l'on connaît bien par l'impact des hymnes nationaux, des marches militaires, des musiques de messes, de funérailles, ou d'autres fêtes.

Voilà un livre très important que vous lirez aussi avec plaisir (il y a aussi un plaisir de la lecture !) et que vous souhaiteriez voir encore plus développé.

Bonne lecture et à bientôt dans le prochain *Nouvelles de ces derniers temps*.

Jean Guichard, 21 juillet 2018